

HENRY ROSSEY



L'Ombre de l'aigle

Chronique d'une épopée singulière

PREMIÈRE PARTIE

JULIEN

Henry Rossey

L'Ombre de l'aigle
Chronique d'une épopée singulière
Première partie : Julien

© Henry Rossey, 2025

ISBN numérique : 979-10-405-8533-6

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Avertissement

Cet ouvrage est un roman d'Histoire, construit autour d'évènements, de situations et de personnages réels, mais, dans l'intérêt du récit, quelques libertés sont prises dans leur intégration à l'intrigue.

C'est une œuvre de fiction, qui utilise une trame factuelle sans prétendre la dépeindre fidèlement.

Victorieux, mais meurtris.

Préfecture du Puy-de-Dôme : décembre 1945.

Malgré le froid sec de l'hiver auvergnat, une foule digne et silencieuse se presse autour des grilles de la préfecture, non loin de la place de Jaude.

La façade de l'impressionnante bâtisse, de style néoclassique, endommagée par endroits par les aléas de la guerre, garde néanmoins toute sa solennité. Dans ce département, profondément marqué par l'occupation, la résistance, la répression allemande et les batailles de la Libération, la cérémonie qui va se dérouler a valeur de mémoire et de reconnaissance nationale pour les combattants de l'ombre.

Le conflit est terminé depuis plusieurs mois, mais, ce jour-là, la douleur est encore vive.

Devant le portail, une file d'attente se forme. Deux employés pointent les noms sur une liste. L'affluence est trop grande pour que tous puissent entrer librement, une invitation est nécessaire.

C'est enfin le tour d'un jeune couple. La femme porte un bébé dans ses bras. L'homme se présente : « *capitaine Julien Morel et Madame* ». À ce moment, Julien est loin de se douter que sa vie va bientôt se trouver bouleversée.

Le fonctionnaire trace une petite croix sur sa feuille, leur adresse un sourire et, d'un geste, leur fait signe de passer.

À l'intérieur, leurs pas résonnent sur les dalles de pierre du vestibule. La cérémonie se tient au premier étage, dans le grand salon de réception, une vaste pièce d'apparat aux hauts plafonds moulurés et aux parquets cirés. Sur un mur trône le buste de Marianne, encadré par les portraits officiels du général de Gaulle et du président provisoire, Félix Gouin, qui a succédé à de Gaulle en novembre.

Devant la cheminée monumentale, de marbre noir veiné, une table recouverte de velours rouge accueille les fiches des postulants, ainsi que les décorations soigneusement disposées sur des coussins bleu nuit : Croix de guerre, médaille

de la résistance française, Légion d'honneur, médaille militaire.

Beaucoup d'invités, comme la famille Morel, se sentent un peu perdus dans ce lieu impressionnant. Aussi, lorsqu'on reconnaît un visage, puis deux, trois, on se retrouve avec joie et l'on se salue avec émotion. Certaines accolades ou étreintes sont poignantes.

C'est le cas du capitaine Morel, qui identifie plusieurs camarades de combat. Sa femme aussi a courageusement participé à la lutte contre l'occupant, même si ses mains n'ont jamais tenu d'arme. Comme tant d'autres patriotes, braves, mais anonymes, elle a contribué à sauver des vies en s'infiltrant hardiment dans des lieux de pouvoir ennemis.

On évoque avec douleur les absents, ceux que l'on ne reverra plus. On raconte les maquis, les accrochages, les rencontres secrètes, les traques, les parachutages. Quelquefois, aussi, les rares bons moments, et les odieuses trahisons.

Sur une estrade, les personnalités s'installent : le préfet du Puy-de-Dôme, un représentant du ministère des Anciens Combattants, venu de Paris, quelques élus locaux, dont le nouveau maire de Clermont, Gabriel Montpied, le colonel Émile Coulaudon, et Henry Ingrand, alias « *Mazieres* ».

Le public se compose d'anciens résistants et maquisards, de veuves, souvent avec leurs enfants, des parents de ceux qui vont être honorés. On note aussi la présence de quelques prisonniers de Buchenwald et de Dachau, récemment revenus. Leurs visages sont creusés, ils sont horriblement amaigris, mais ils sont debout et impressionnants de dignité.

L'harmonie municipale entame une Marseillaise solennelle, avant que le préfet prenne la parole devant le pupitre orné de l'écusson de la République.

Sa voix résonne dans le silence : « *la République, reconnaissante, rend aujourd'hui hommage à ceux qui, dans l'ombre et le courage, ont rendu à la France sa liberté...* »

Puis, un à un, les noms sont appelés. Un silence impressionnant précède chaque montée sur l'estrade. Le récipiendaire reçoit sa décoration, une accolade, une poignée de main et quelques mots. De fervents applaudissements soulignent

sa descente. Une sorte de distribution des prix de fin d'année pour adultes, en somme.

Quand les familles recueillent, à titre posthume, les distinctions attribuées à leurs proches tombés au combat, beaucoup retiennent leurs larmes. Le colonel Coulaudon remet lui-même les insignes à certains de ses anciens hommes.

La fin de la cérémonie se profile lorsque le préfet appelle le *colonel Louis*, arrêté deux ans plus tôt, torturé à Montluc et revenu des camps depuis seulement deux mois. Dans un élan collectif, le public se lève pour l'applaudir longuement. Il est populaire, c'est l'une des figures mythiques de la résistance régionale.

Encore très affaibli, terriblement marqué par les horribles épreuves subies, il se tient tout de même bien droit dans son fauteuil roulant. Il est poussé par l'un de ses fidèles amis, lui aussi partisan et ancien de la guerre d'Espagne.

Ils remontent doucement l'allée centrale, sous les regards émus, et passent à côté de la famille Morel. À ce moment, le colonel a les yeux perdus dans le vague, peut-être encore fixés sur des scènes indicibles que, pour l'instant, il se refuse à évoquer.

À l'instant où Julien découvre son visage, c'est un choc : il blêmit, tressaille et s'affale sur sa chaise, terrassé par cette apparition qui lui semble être un spectre.

— *Oh ! non, c'est impossible*, murmure-t-il en tremblant.

1

La débâcle.

Cinq ans et demi plus tôt...

Paris : vendredi 10 mai 1940 – 19 h 20.

Comme chaque soir, dans l'appartement situé au-dessus de leur boutique, Michèle Morel et son fils entament leur dîner en écoutant la TSF¹. Brutalement, la musique s'interrompt et l'annonce du speaker les tétanise : « ... *cette fois, ce n'est plus la drôle de guerre², on se bat vraiment ! Ce matin, à cinq heures, d'importantes troupes allemandes se sont lancées simultanément sur le Luxembourg, la Hollande et la Belgique. Nos vaillantes armées sont en alerte et se préparent à contre-attaquer...* » C'est la consternation.

Après plus d'une année d'observation pacifique, tout le monde s'est habitué à cette situation curieuse, espérant un règlement diplomatique du différend entre les deux pays. Manifestement, ce n'est pas le cas.

Paris : samedi 11 mai 1940 – 20 h 10.

Leur semaine de travail terminée, des millions de Français s'accrochent à leur poste, attendant anxieusement des nouvelles de la guerre. Hélas, elles ne sont pas bonnes : « ... *contournant habilement les puissants obstacles de notre redoutable ligne Maginot, quelques éléments avancés allemands s'enfoncent maintenant en France. Ce matin, devant Sedan, nos unités de cavalerie se sont héroïquement opposées aux Panzers du général Guderian, efficacement protégés par une importante aviation...* »

Les jours suivants, la situation demeure confuse.

Les journaux, comme la radio, donnent l'impression de minimiser les

progressions de l'ennemi. Aucune contre-attaque victorieuse n'est annoncée.

Malgré une censure évidente, et les efforts désespérés des commentateurs pour entretenir un semblant d'optimisme, beaucoup comprennent que rien ne va plus.

Fortes d'une écrasante puissance mécanique, et d'une stratégie audacieuse basée sur une offensive rapide, la « blitzkrieg », les armées allemandes se promènent littéralement sur une partie de l'Europe. La Hollande, la Belgique et le Luxembourg sont tombés en quelques jours. Après avoir traversé les Ardennes, pourtant réputées infranchissables, elles s'enfoncent maintenant en France. Le front est définitivement crevé.

Paris : mardi 21 mai 1940 – 19 h 30.

Même à la radio, les autorités ne sont plus capables de dissimuler la réalité :
« ... aujourd'hui, dans la Somme, malgré une résistance admirable de nos troupes, une division blindée de la Wehrmacht s'est avancée et menace Abbeville... »

À présent, même sans être un grand stratège, on ne voit plus qui pourrait arrêter les envahisseurs avant Paris.

Le terrible mot d'Émile Zola se répand sur le pays tel un poison mortel :
« débâcle » !

Paris : mercredi 22 mai 1940 – 9 h 30.

Face à la brutalité des événements, la mort dans l'âme, Michèle décide d'éloigner son fils de cette ville qui sera bientôt une zone de combat.

— *Il faut que nous quittions Paris, mon chéri, cela devient trop dangereux ici.*

— *Partir, maman ? Mais pour aller où ?*

— *Je vais te conduire chez ton oncle, à Clermont-Ferrand.*

Julien est interloqué.

— *L'oncle Morel, le frère de papa ?*

— *Oui, tu n'en as pas dix, que je sache !*

— *Mais enfin, on le connaît à peine. En dix-sept ans, je ne l'ai vu que deux fois !*

Au bord de la crise de nerfs, Michèle s'énerve.

— *Oh ! Je t'en prie, Julien. Ne discute pas s'il te plaît, ce n'est pas le moment.*

— *L'année scolaire n'est pas terminée... Et mon BAC approche. Enfin, maman !*

Le visage crispé et le regard noir de sa mère le dissuadent d'aller plus loin dans la contestation. Fort contrarié, mais connaissant son caractère intraitable, le garçon préfère se résigner.

En quelques heures de légers bagages sont prêts. Elle ferme sa petite boutique et ils s'en vont.

À la gare de Lyon, bataillant avec leurs valises au milieu d'une foule apeurée, ils réussissent péniblement à se caser sur les soufflets³ d'une voiture bondée de troisième classe.

— *C'est à croire que toute la population de la capitale fiche le camp ! Tu vois bien qu'il est prudent de partir, nous ne sommes pas les seuls !*

Boudeur, Julien ne répond pas.

Au début du voyage tout va bien, leur train démarre à l'heure prévue. Mais, très vite, on constate qu'il n'avance guère. Pour des raisons inconnues, il est sans cesse stoppé dans des petites gares, ou sur des voies de garage, en rase campagne. Dans ces conditions très inconfortables, l'attente est à chaque fois interminable et épuisante.

Ne sachant jamais à quel moment le convoi va repartir, on n'ose pas descendre dans le noir. Alors, parmi les voyageurs tendus et inquiets, les conversations s'emballent dans les voitures surpeuplées.

Pour justifier ces blocages, chacun avance des explications, toutes plus fantaisistes les unes que les autres : bombardements des Stukas, grèves des « cocos », sabotages de la cinquième colonne...